

Bruno PACCHIELE

La voix de pierre

ISBN : 979-10-359-0236-0

© Bruno Pacchiele

*Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.*

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Chapitre 1 - Le Galet

Depuis l'avènement d'internet, Matthieu ne recevait presque plus de courrier. Si la toile avait sensiblement modifié les rapports humains, du délicat premier rendez-vous aux habituels visioconférences, qu'elles aient pour but des réunions de travail ou qu'elles remplacent les sacro-saints dimanches après-midi en famille, si les ordinateurs avaient raccourci les distances, apporté le pire comme le meilleur, il était un domaine ravagé par l'informatique : la boîte aux lettres.

Plus personne n'écrivait. Les mails tendaient même à disparaître au profit de SMS faisant régresser l'espèce humaine à l'âge de pierre, ou encore de tweets dans lesquels l'humanité offrait toute l'ampleur de sa bêtise et la profondeur de sa stupidité. Les journaux étaient électroniques, les courriers publicitaires devenus des "Newsletters" et, déjà, quelques organismes faisaient parvenir leurs factures par courriel. On déclarait ses revenus par internet, on s'inscrivait aux grandes écoles sur la toile, bientôt on déposerait son bulletin de vote dans une urne virtuelle.

Si les lettres avaient disparu, les colis s'étaient multipliés. Par le même biais qui supprimait les enveloppes, on se faisait livrer tout et n'importe quoi à domicile. D'ici peu, les gens ne sortiraient plus de chez eux.

Révolu le temps où l'on allait découvrir le monde. Dorénavant, c'était le monde qui s'invitait chez soi. Cela n'empêchait pas les joggeurs de pulluler. Matthieu en rencontrait maintenant des dizaines dans les rues plus calmes, allant tous dépenser une énergie devenue inutile dans les parcs de la capitale.

La boîte aux colis donc, ne contenait ce soir-là qu'un petit paquet molletonné. Matthieu l'empoigna et le fourra dans la poche de son blouson sans examiner le nom de l'expéditeur ; il avait passé, lui aussi, quelques commandes ces derniers jours.

Il prit l'ascenseur qui l'envoya en quelques secondes au sixième étage d'un immeuble plus tout jeune, mais qui avait un vrai cachet, comme savent le vanter les différentes agences immobilières. Sur le palier, il extirpa un petit trousseau de clés de son jean et fit tourner la clé rouge dans la serrure d'une haute porte de style bourgeois, pour employer encore un terme de d'agent immobilier. L'habitation, elle, n'était plus du tout "bourgeoise". Les beaux volumes s'étaient divisés en plusieurs appartements "confortables", entendez par là : minuscules ; aux cuisines et salles de bains "pratiques", qu'il fallait traduire par une plaque chauffante et un évier surmontant un réfrigérateur et une cabine de douche jouxtant un cagibi servant de toilettes. La "vue imprenable" ne l'était que pour les amateurs de toits parisiens, et encore fallait-il faire l'abstraction du grand mur en vis-à-vis qui bouchait le panorama d'une porte-fenêtre ouvrant sur dix centimètres et demi d'avancée !

Tout un étage qui, vingt ans auparavant, était la propriété d'une vieille dame acariâtre, et avait échu à des héritiers qui avaient compris illico et sur les conseils d'un agent immobilier très au fait du "marché", que vendre au détail était plus rentable qu'en gros et que louer un étage entier de 180 mètres carrés devenait impossible en plein Paris. On avait donc fait appel à une entreprise de maçonnerie qui avait bétonné l'extraordinaire duplex en quatre studios, dont les loyers cumulés dépassaient de plus de deux fois ce qu'il aurait rapporté si on avait seulement pu le louer d'un seul tenant.

Matthieu aimait bien ce petit nid. Il était près de tout, à commencer par son travail. Ce soir-là, il était épuisé. Il se laissa tomber sur son canapé qui entraînait laborieusement dans le troisième âge des sofas, martyrisé d'avoir supporté des centaines de tonnes de postérieurs avachis mollement, aux accoudoirs pelés et aux coussins râpés. Une antiquité qui n'aurait même pas attiré le regard d'un employé d'Emmaüs, mais Matthieu l'aimait bien, ce canapé... Il était associé à pas mal de souvenirs, des bons et des moins bons... Des étreintes d'adolescents en quête de sensations sensuelles inédites, des finales de Hockey dignes d'une coupe du monde de football, mais aussi des moments tristes à pleurer, ou pire, à rester prostré dans un silence pesant, et à traverser d'interminables nuits blanches d'angoisse.

Il avait jeté machinalement le petit paquet sur la table basse en forme de traîneau. Il fit un effort surhumain pour se redresser, se pencher et attraper la lettre rembourrée.

Petit, ce qui exaspérait le plus ses parents c'était sa manie de faire éclater ces petites bulles qui protégeaient les envois fragiles. Ça lui avait pris un jour où il ne savait pas encore marcher. Sans savoir comment, il pressait les alvéoles entre ses minuscules doigts, le contact était plaisant, c'était chaud et mou, avec une certaine résistance tout de même. Il força davantage, appuyant fortement ses deux paumes de bébé sur une seule bulle. Pof ! Un instant surpris, le nourrisson éclata de rire au bruit insolite. Sa mère appela son père, et toute la famille s'attendrit de cette découverte amusante.

Ce n'était plus du tout amusant sept ans plus tard, lorsque le petit Matthieu rentrait à la maison en faisant éclater en rafales cette fois, des dizaines de bulles échappées du carton contenant la nouvelle télé des voisins. Exaspérés par ces "plocs" comme on peut l'être d'une goutte d'eau qui s'échappe du robinet qui fuit, ses parents lui arrachaient des mains ce qu'il restait d'emballage protecteur, et lui intimaient de filer dans sa chambre. Matthieu sourit à ce souvenir. On a les madeleines que l'on mérite après tout...

Sans se donner la peine de savoir d'où provenait l'envoi, il l'ouvrit en tirant d'un coup sec sur une languette bien pratique. Un objet rectangulaire de la taille d'une calculette aux arêtes arrondies, d'un noir brillant et d'un poids conséquent, s'échappa de l'enveloppe. Matthieu se plia pour le ramasser. Il sentit les muscles de son dos se contracter et ses lombaires craquer gentiment. Il avait passé une sacrée journée ; Il devrait s'organiser dorénavant pour que les encombrants ne se retrouvent pas tous à être livrés le même

jour. Mentalement, il fit le calcul : 14 clients aujourd'hui, avec une moyenne de 20 bons kilos par personne. Cela fait presque 300 kilos à manipuler, et ceci à quatre reprises. Soit plus d'une tonne qui étaient passés dans ses mains, ses bras, ses épaules et qui tombaient systématiquement sur les reins.

On n'imagine pas tout ce que le dos peut endurer dans une journée ! Des cervicales bloquées de trop se concentrer sur un écran, des vertèbres tassées par trop d'heures en position assise, les lombaires enfin, qui recevaient tous les mouvements effectués par le haut du corps, à commencer par le soulèvement de poids. Sans parler de tous ces joggeurs qui martyrisent leur colonne vertébrale par des milliers de micro-traumatismes, causés par les secousses provoquées par leur foulée sur l'asphalte.

Après une journée comme celle-là, il aurait dû passer une demi-heure à s'étirer, à décompresser, à allonger des muscles trop sollicités. Au lieu de ça, il prit l'objet insolite dans sa main gauche et l'examina. Il n'était déjà pas très sûr de pouvoir lui donner un nom. Cela ressemblait finalement à un galet éclatant par sa texture et son poids. Il tourna et retourna l'objet mystérieux entre ses doigts, jouant avec, comme un illusionniste travaille un jeu de cartes.

Alors seulement, il examina l'enveloppe. C'était bien son adresse, libellée correctement et sans aucune faute à son patronyme. L'affranchissement ne lui apportait aucun renseignement, puisqu'il s'agissait de ces paquets prêts à

l'emploi que délivrent les postes dorénavant. Pas l'ombre d'une mention indiquant la provenance. Qui avait pu lui envoyer un tel objet qu'il n'avait, de toute évidence, jamais commandé ? Une opération publicitaire n'aurait pas oublié d'indiquer un nom de société, un sigle de marque ou un logo quelconque.

Même remarque pour ses commandes en cours. Il eut un mouvement vers l'ordinateur, puis se ravisa. Il ferait d'abord fonctionner sa mémoire, que diable ! Il avait commandé un jeu de piles pour la télécommande du téléviseur qui donnait quelques signes de fatigue. La deuxième commande qu'il attendait impatientement lui était adressée par un copain de toujours, exilé au pied des Pyrénées, au pays du foie gras et d'autres réjouissances gourmandes.

Aucune de ces commandes ne cadrerait avec l'envoi d'un galet d'un noir brillant, qui ressemblait de plus en plus à un téléphone portable. Faisant courir ses doigts sur le polissage impeccable de l'appareil, Matthieu finit par sentir une rugosité à peine marquée dans un coin. Il approcha l'étrange petit objet et constata un très léger défaut, comme une série de trois ou quatre stries, un coup de griffe ?

Un de ses amis avait dû lui faire une belle blague. Il aurait certainement la réponse à ce mystère d'ici quelques jours. Il reposa le mystérieux galet sur la table basse et s'allongea sur le canapé. C'est une vibration qui le réveilla en sursaut. Il mit cinq secondes à comprendre où il était, s'assit et se pencha à nouveau sur le petit galet qui tressautait à peine

sur la table. Un portable ! Mais, il n'y avait aucune touche, pas même un écran. Impossible d'ouvrir un galet !

Il empoigna cette chose bizarre. C'était chaud ! Bien plus chaud que lorsqu'il l'avait sorti de son emballage. Était-il possible que la simple vibration d'une sonnerie réchauffe ce caillou ? Mais la vibration stoppa entre les doigts de Matthieu, et dans le silence absolu du petit studio, une voix nasillarde monta vers le plafond.

"Troisième rencontre des championnats de France de hockey subaquatique. Pontoise bat Saintes dix à zéro".

Chapitre 2 - Livraisons

Matthieu resta interdit quelques secondes. Ce n'était certes pas à cause de cette information loufoque, mais plutôt parce que, bien qu'il n'y avait pas accordé trop d'importance, son hypothèse d'avoir entre les mains un téléphone cellulaire se révélait exacte. Il tourna le galet plusieurs fois entre ses doigts, cherchant à comprendre. Il n'avait jamais rien vu de tel. Il tenait dans sa main sûrement la dernière génération de portables.

A vrai dire, il n'était pas un spécialiste de ces nouvelles technologies. Il les utilisait avant tout pour son travail, mais ne cherchait pas à obtenir systématiquement le dernier modèle. En un mot, il ne suivait pas la mode technologique, une mode très lucrative pour ces nouvelles sociétés qui employaient les mêmes méthodes que la haute couture. Toujours proposer une nouveauté ringardisant le modèle précédent.

Le téléphone était à nouveau froid, bien qu'il le tienne depuis quelques minutes dans sa main gauche. La simple phrase était sortie de ces infimes stries qu'il remarquait mieux maintenant, situées au bas de l'appareil, enfin ce que Matthieu décrétait être le bas, car aucune indication ne permettait de lui donner un sens. Et cette information délivrée par une voix métallique. Cela aurait paru totalement incongru à n'importe quel quidam, plus habitué à suivre des rencontres dans un stade qu'au bord d'une piscine, mais pas

à Matthieu qui trouvait tout cela parfaitement normal, hormis le score sans appel. En revanche, il était étonné que cela s'adresse particulièrement à lui.

Ce samedi se déroulaient les championnats de France à Sarcelles. Un match toutes les demi-heures. Il avait décidé de se rendre à la piscine municipale de cette ville de proche banlieue dès 17 heures, afin de pouvoir suivre le dernier tour des rencontres de cette journée. Dix équipes s'affrontaient pour déterminer le vainqueur ; Fontenay était favori.

Perplexe, il continuait cependant de penser à un canular organisé par un de ses potes ou un de ses anciens amants, peut-être bien Francis qui jouait justement dans l'équipe de Pontoise. C'était bien son genre... Il faudrait tout de même qu'il lui demande où il avait déniché cette nouvelle génération de cellulaire. Il n'avait jamais rien vu de pareil.

Matthieu s'étira longuement, il appelait ça faire le chat. Chaque muscle devait être sollicité en douceur, longuement. On devait sentir ses tendons se déployer, ses muscles s'allonger et son souffle s'apaiser. Oui, il y avait quelque chose emprunté au yoga dans ces mouvements, qu'il conseillait d'ailleurs à quelques-uns de ses clients, pour la plupart âgés et sévèrement ratatinés. Il prenait l'exemple du bâillement, qui est une sorte de réflexe permettant une meilleure oxygénation et, selon de nouvelles découvertes, aidant au refroidissement du cerveau. Lorsqu'il se sent fatigué, le corps déclenche ce processus, alors pourquoi ne pas l'étendre à chaque partie...

Les membres tout d'abord, largement sollicités tout au long de rudes journées et grands demandeurs d'influx sanguin (la pompe doit pouvoir envoyer le sang jusqu'aux extrémités). Ensuite le dos, réceptacle de toutes les tensions, véritable charpente du corps, où se focalisent toutes les micro-secousses ressenties, même les plus infimes. Mais également l'abdomen, pour faciliter des digestions rendues difficiles par les aliments consommés, pas toujours de la première qualité, et souvent ingurgités en quatrième vitesse, la plupart du temps debout ou, pire, en marchant.

Le rythme de vie trépidant dans nos villes hypertrophiées et déshumanisées, le stress lié à cette compétition de tous les instants, y compris dans la vie affective, tout cela est peu propice au bon fonctionnement du corps, tellement complexe, et capable en même temps, d'endurer tellement. Il ne fallait surement pas négliger toutes les articulations, en particulier celles du genou, de la cheville et des épaules si souvent malmenées lors des manipulations de poids. Enfin, et ce n'était certes pas accessoire, le massage des doigts et du visage apaisaient autant qu'une nuit de sommeil.

Matthieu émergea d'un demi-coma, mais rasséréiné. Il était déjà 21 heures. Il fouilla dans l'immense bac à légumes du réfrigérateur et en sortit deux carottes, un navet, une moitié de chou rouge, quelques feuilles d'endives, une courgette et quatre minuscules tomates. Il éplucha, découpa et fit rissoler le tout largement arrosé d'huile d'olive première pression. Il saupoudra de quelques herbes de Provence, tandis que deux tranches de thon mijotaient dans leurs papillotes.

Il réitéra l'opération d'épluchage et de découpage avec un ananas, une poire et une poignée de mirabelles. Il ouvrit une bouteille de "Prosecco Spumante" tout juste pétillant, et en versa une bonne rasade sur cette salade de fruits improvisée. Il terminerait la bouteille en dégustant un repas léger, mais délicieux.

Il déposa assiette et couverts dans l'évier et voulu siroter le dernier verre du pétillant italien devant la télé, mais la télécommande ne fonctionnait maintenant, que plaquée contre l'écran. Il reposa la petite boîte en plastique à côté du verre à moitié plein, en espérant que les piles allaient être livrées le lendemain. Puis, il alla se coucher. Il dormit d'un trait jusqu'à 8 heures le lendemain matin.

C'était une belle matinée. Le soleil n'entrait que rarement par la baie vitrée du studio, mais sa lumière éclairait largement la couette rejetée sur le sol pendant son sommeil. Matthieu ne pouvait dormir les volets fermés. La clarté ne le dérangeait pas outre mesure et, très souvent lors des journées splendides, il laissait la fenêtre ouverte. La nuit venue, le ronronnement de la ville le berçait idéalement, et les premiers coups de klaxons du petit matin le réveillaient mieux qu'un radio réveil. Il raffolait de ces nuits où, à peine couché et dans un demi-sommeil, quelques grosses gouttes de pluie commençaient à marteler les toits.

Son weekend ne commençait vraiment qu'à midi, le samedi. Ce matin, il avait trois livraisons à effectuer. Madeleine et Henri, deux octogénaires encore en pleine forme, mais

incapables de se charger des courses volumineuses, et un nouveau client inscrit via son site internet, pas plus tard qu'hier. Son succès, il le devait à sa capacité de réagir rapidement, d'être toujours disponible et efficace. Sa patience et sa gentillesse étaient également des qualités indispensables dans ce boulot essentiellement basé sur les relations humaines.

Avant d'entamer sa tournée, il se confectionna un copieux petit déjeuner. Ne disait-on pas qu'il fallait manger comme un roi le matin, comme un domestique à midi et comme un mendiant le soir ? Précepte difficile à appliquer dans nos vies citadines modernes, où l'on a jamais le temps le matin, où l'on avale le plus souvent en vitesse un sandwich à la mi-journée et où, le soir venu, parfois assez tard, on peut se relaxer devant un bon repas, le seul partagé avec toute la famille. Une catastrophe sur le plan de l'organisme !

Matthieu n'avait pas de famille, il vivait seul en ce moment, partageant le petit studio avec Léontine, un matou tigré et aussi indépendant que lui. Le soir, il rentrait souvent tard et épuisé, n'avait ni l'énergie, ni le courage de préparer de bons petits plats. En revanche, le matin, ses livraisons commençaient rarement avant 10 ou 11 heures.

Les tartines délicieusement croustillantes du pain de campagne tout juste grillé, à l'aide d'un antique fer à repasser, étaient beurrées et accueillait maintenant une double couche de confiture, melon et mirabelle. Des petites saucisses doraient dans une poêle où frissonnaient des

tranches de bacon premier choix. Deux oranges bien juteuses furent découpées, pressées et versées dans un grand verre, en n'omettant pas la pulpe fibreuse. Matthieu alternait ses petits déjeuners, il n'avait pas de menu type. A l'instar des autres repas, il préparait chaque jour un programme différent. Parfois entièrement sucré, d'autres matins salé et gras. Un jour, c'était un immense bol de céréales baignant dans du lait entier parfumé à la framboise, le lendemain une gargantuesque assiette de spaghettis relevés au parmesan, une autre fois une orgie de fruits. Pas de règle, pas de routine.

Prendre de longues minutes pour préparer son premier repas de la journée le mettait en appétit. Enfin, il s'attabla et croqua dans ses tartines comme un lion dépèce une carcasse d'antilope. Il prenait son temps, observant les ombres se former et disparaître dans le petit studio, à mesure que le soleil s'élevait dans le ciel.

Il était presque 10 heures lorsqu'il enfila un blouson bien chaud, chaussa une paire de boots en peau retournée et dévala les six étages par l'escalier de service. Une bonne mise en forme.

Madeleine était une vieille mamie qui n'avait pas vu ses enfants disséminés sur tout le territoire depuis des années. C'était une cliente régulière. Le samedi, Matthieu lui livrait son quotidien habituel.

"Oh, ce n'est pas pour me tenir au courant des magouilles politiciennes, ni des frasques de telle ou telle personnalité, mais juste pour la météo et l'horoscope" avait-elle avoué.

Matthieu lui avait répondu qu'elle pouvait consulter la météo à la télé et qu'il y avait même une chaîne exclusivement pour ça. En outre, comme la vieille dame ne sortait presque jamais, il s'était demandé à quoi pouvait lui servir de connaître le temps qu'il ferait dehors... Elle avait clos le débat en arguant que *"ce n'était pas pareil à la télé et que l'horoscope était la seule possibilité qu'elle avait de se tenir au courant de ce qui allait arriver à ses propres enfants"*.

Que répondre à ça...?

Il lui apportait aussi une baguette pas trop cuite. *"Je n'ai plus les dents de mes vingt ans, jeune homme..."*.

Là, Matthieu souriait franchement. Pour sûr qu'elle n'avait plus ses dents de jeunesse, la pauvre femme ! Un matin, il l'avait trouvée balbutiant une série de voyelle échappées d'une bouche vide. Elle était incapable de remettre ses fausses dents toute seule !

Dans sa livraison, on trouvait aussi un assortiment de légumes pour la soupe dominicale qu'elle absorbait une bonne partie de la semaine, bol après bol. Après quelques amabilités ayant pour thème le temps qu'il allait faire ce dimanche et quelques considérations astrologiques,

Matthieu se rendit chez Henri, toujours à bord de son vélo-livreur conçu par ses soins.

Il avait adapté sur un robuste Vtt, un porte-bagages maintenant deux énormes sacoches, équilibrant du même coup l'ensemble. Il ajoutait, les jours de grosses livraisons, une petite remorque bien pratique pour transporter les pesantes commandes, telles que l'eau minérale. Il fallait faire attention à toujours bien équilibrer le chargement sous peine de verser au premier virage venu. Ce matin, tout tenait dans le large panier fixé au guidon.

Le vieux Monsieur, affublé constamment d'un nœud papillon aux couleurs vives ou imprimé de motifs originaux, était la bonté même, érigeant la politesse à un niveau que plus personne ne pourrait désormais atteindre. Il s'exprimait dans un français de diplomate, construisant des phrases à la syntaxe parfaite, au vocabulaire riche et aux tournures impeccables et originales. Henri avait toujours un sujet de conversation en réserve.

Matthieu ne l'avait jamais entendu s'exprimer sur la météo ou sur un sujet d'actualité brûlant ; il semblait être au-dessus des considérations vulgaires. Pourtant, il était convaincu que le vieil homme se tenait parfaitement au courant de l'actualité, mais qu'il aimait que les choses se décantent, passées au sable fin du temps qui passe. L'éphémère n'avait pas sa place dans les réflexions d'Henri, il avait passé l'âge des futilités de son époque. Matthieu aimait ces échanges où la langue française se révélait être un bijou.

Ce samedi, affichant un nœud papillon inédit où de minuscules fauves couraient d'hypothétiques gazelles, Henri aborda le douloureux problème des roses qui ne peuvent s'épanouir convenablement en appartement, même si celui-ci laissait entrer une généreuse et abondante lumière. Le vieillard présenta alors ses compagnes auxquelles il avait donné des noms d'îles lointaines, éparpillées aux antipodes. Pour chacune, il révéla la provenance, l'âge et tous les soins dont-elles avaient dû être l'objet pour qu'elles puissent arborer cette fraîcheur. Henri n'était pourtant pas totalement satisfait d'une telle réussite. Il précisa que, en milieu naturel, dans un parc par exemple, si les fleurs subissaient davantage les avatars d'une météo capricieuse, les coups de vent et la morsure du gel, elles avaient le bonheur de sentir la vie autour d'elles. Ici, c'était un peu l'antichambre de la mort, souligna-t-il avec un sourire entendu.

Matthieu voulu protester, mais Henri le stoppa d'un geste, la main en avant.

- Oh... Je ne parle pas pour moi. J'espère encore découvrir de nombreux printemps. C'est juste qu'ici l'air stagne comme si ses molécules étaient moribondes, affligées, obligées de tourner en rond par manque d'espace.

"Des molécules moribondes et affligées...". Matthieu était sous le charme une fois encore. Quel homme !